

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 8

Artikel: Le Grand-Saint-Bernard
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192808>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Le Grand-Saint-Bernard.

L'énorme quantité de neige tombée dans les Alpes, dont les passages sont en ce moment impraticables, ou ne peuvent être franchis qu'avec de grandes difficultés, a ramené un moment l'attention sur l'Hospice du Saint-Bernard, et cela d'autant plus que divers journaux avaient annoncé la prochaine disparition de cette ancienne et pieuse institution.

Ces bruits se basaient sur ce que ce refuge qui, de toutes les habitations d'hiver dans les Alpes est la plus élevée, n'avait plus sa raison d'être, le nombre des voyageurs qui franchissent les cimes des Alpes diminuant chaque année depuis que les tunnels du Mont-Cenis et du Saint-Gothard permettent de traverser les montagnes sans danger.

Mais cette nouvelle a été démentie, à la grande joie de tous ceux qui ont le respect du passé et le culte des choses qui élèvent l'imagination au-dessus des vulgarités humaines.

Ses refuges hospitaliers placés au sommet du Grand-Saint-Bernard, du Simplon et du Saint-Gothard sont des vestiges d'un temps qui ne reviendra plus, mais ils portent le cachet des croyances du moyen-âge et nul ne peut se défendre d'une certaine émotion, lorsqu'en sonnant à la porte du couvent, il voit apparaître un religieux qui, sans lui demander son nom ni sa nationalité, l'invite à entrer et lui offre un abri contre le froid, de la nourriture pour apaiser sa faim, par cela seul qu'il est voyageur et qu'il a besoin d'aide.

Ces couvents font partie de la grandeur morale de la Suisse et donnent une auréole de poésie aux imposants massifs couronnés de neiges éternelles.

Ils honorent le pays, au centre de notre continent, où se trouve l'origine des grands fleuves qui dirigent leurs eaux vers les points les plus opposés.

On sait que pendant l'hiver, la montagne est ensevelie sous la neige, et le voyageur a grand-peine à ne pas s'égarer et à suivre le chemin qui lui est indiqué par des perches plantées en terre. Pendant huit mois de l'année, les ouragans de neige, les avalanches, le froid intense règnent sur ces hauteurs. Dans

les jours les plus froids, le thermomètre y descend jusqu'à 30°; dans le plus chaud, il ne dépasse pas 20°.

Ce n'est qu'en été qu'il tombe au Saint-Bernard de gros flocons de neige; en hiver, on n'y voit que des cristaux de glace si menus que le vent les fait pénétrer par les plus petites fentes des portes et des fenêtres. La tempête les amoncelle surtout dans les environs de l'hospice en murailles mobiles de vingt à trente pieds de haut, qui couvrent les sentiers et les ravins et sont toujours prêts à se précipiter en avalanches à la moindre secousse qui les ébranle.

On se représente les dangers que courent les pauvres ouvriers forcés par la nécessité ou l'économie de traverser la montagne à pied, et dont le nombre s'élève en moyenne jusqu'à 16,000 par année. Aussi sont-ils nombreux ceux qui, malgré le dévouement et la générosité des bons chanoines Augustins, périssent misérablement de faim, de froid ou d'accidents.

Deux serviteurs, les *marronniers*, précédés de leurs chiens intelligents, descendent chaque jour jusqu'aux refuges italien et valaisan situés l'un à une heure, l'autre à quarante minutes de l'hospice. Mais quand la neige est fraîchement tombée ou que sévissent les tempêtes, ce trajet prend un temps beaucoup plus long. Les *marronniers* sont alors accompagnés de quelques religieux et il arrive fréquemment qu'ils trouvent sur la route des voyageurs aux membres engourdis par le froid. Ces malheureux, recueillis à l'hospice, y reçoivent les soins de l'infirmier jusqu'à complet rétablissement.

Un peu avant d'arriver au couvent, du côté du Valais, on aperçoit un petit bâtiment d'un aspect triste: c'est la morgue où sont placés les cadavres des malheureux qui n'ont pas été secourus à temps.

C'est dans l'église du couvent que se trouve le monument en marbre élevé par ordre de Napoléon au général Desaix dont l'intervention décida de la victoire de Marengo, où il fut tué. Napoléon voulut que son lieutenant fut honoré sur le sommet de la montagne franchie

par les soldats français pour se rendre en Italie.

Le couvent est situé à plus de 2600 mètres au-dessus du niveau de la mer; et à cette hauteur, la raréfaction de l'air ne permet pas le fonctionnement normal des poumons. Aussi, après dix ou quinze ans de séjour sur ces hauteurs, les religieux encore bien portants (la plupart succombent dans la force de l'âge aux intempéries de ce rude climat) sont envoyés pour desservir quelques paroisses du Valais, prébendes de leur couvent. Les infirmes et les vieillards vont finir leurs jours dans la maison de retraite que l'ordre possède à Martigny.

Un de nos abonnés nous communique l'amusante pièce de vers qu'on va lire, et qui doit être, nous dit-il, de Gaudy-Lefort, poète et fabuliste genevois.

Un commis-voyageur.

A Naples, à l'hôtel où j'étais descendu,
 Hôtel brillant et bien tenu,
 Où l'on trouvait toujours nombreuse compagnie,
 Bons lits, valets actifs et table bien garnie,
 Logeait un commis-voyageur :
 Grand jeune homme, élancé, de beaucoup d'assurance,
 Parlant sur tout d'un ton de professeur,
 Nommant sans hésiter du moindre bourg de France
 Et le meilleur café et le meilleur logis,
 De chaque ville d'Italie
 La danseuse la plus jolie,
 Et connaissant à fond les acteurs de Paris.
 Mais sur l'histoire et la géographie,
 Notre docteur était un peu moins fort.
 Il savait tout au plus que Londres était au nord
 Et Naples au midi. Nommiez-vous l'Ausonie,
 Le vieil Homère ou quelque dieu
 De l'antique mythologie,
 Motus ! C'était pour lui du grec ou de l'hébreu.
 Un peu las de son importance,
 De son caquet, de sa jactance,
 A table d'hôte un certain jour,
 Un étranger qu'on appelait Florville,
 Jeune homme gai et d'une humeur facile,
 Lui dit : « Eh bien, Monsieur Latour,
 Comment va le négoce, êtes-vous satisfait ?
 Depuis votre arrivée en cette ville immense,
 Vous notez sur votre carnet
 Maintes commissions, je pense. »
 — Eh, non, mon frère, le commerce va mal.
 C'est une concurrence !... à chaque pas un voyageur !
 Vous m'avouerez pourtant qu'on n'est pas d'un physique
 A faire peur à la pratique,
 Qu'on a certain jargon. Tenez, quand je m'applique
 A courtiser la dame du comptoir,
 Je suis bien sûr d'en recevoir
 Des commandes, et plus que je n'en veux avoir.
 Mais, lui dit le malin Florville